

UT PICTURA POESIS



A Gustave GARRISSON.

A cette heure de doute, où le *naturalisme*
Pour détrôner le jeune et brillant *réalisme*
Au bruit strident du cuivre offre son boniment,
Pour un ami de l'art n'est-ce pas le moment
D'oser, à tous les yeux, démasquer le sophisme
Et de vous dire, à vous, quel est mon sentiment ?...

Nous, enfants attardés des géants romantiques,
Nous sommes devenus des ganâches antiques,
Si l'on en croit du moins l'auteur de l'*Assommoir*.
Excellents à rêver, pleurer, broyer du noir,
Mélancoliquement, au clou des scolastiques
Nous n'avons qu'à nous pendre en notre désespoir.

Depuis les plus grands noms de la littérature,
Honneur des temps nouveaux, jusqu'au menu frétin,
Pas un n'est épargné, nous chercherions en vain.
Hugo, la lyre d'or, la gloire la plus pure,
Lamartine, Dumas, Musset au chant divin,
N'ont jamais su comprendre et peindre la nature.

Aux jeunes novateurs d'un siècle déjà vieux,
Il était réservé, trouvaille colossale,
De réhabiliter les termes de la halle,
D'asseoir brutalement celle qui plane aux cieux,
La muse, au dur fauteuil du savant soucieux
Qui poursuit froidement l'œuvre expérimentale.

Vous la figurez-vous vivant loin de son ciel
Et sans son libre essor, la fantaisie ailée,
La poésie avec sa couronne étoilée,
De la cause à l'effet chantant l'hymne éternel,
Assise entr'un creuset et l'acier d'un scalpel,
Et demandant pourquoi ses fils l'ont exilée !

*
* *

Laissons ces ramasseurs de documents humains
Décrire de Nana les grâces sans vergogne,
Fouiller, peindre l'égout, étaler la charogne.....
— Retournons s'il le faut, par d'antiques chemins,
Plutôt que d'accomplir une telle besogne,
A l'éternel sujet des Grecs et des Romains.

Sans doute : *ut Pictura poësis*, dit Horace ;
D'être peintre avant tout l'écrivain a besoin.
Pour bien peindre l'objet que sa plume retrace,
Le mot de sa pensée est le vivant témoin.
Que les mots soient précis, colorés avec soin,
Combinés pour produire ou la force ou la grâce.

L'Ecole réaliste avec autorité
Sait donner la couleur, l'accent, le caractère,
Le relief et la forme à la réalité ;
Mais la prose et les vers ainsi mis en lumière
N'ont pas encore acquis leur suprême beauté. ·
Il faut que l'idéal anime la matière.

Oh ! vous savez orner de perles et de fleurs
Votre style imagé, messieurs de la réforme ;
Ennemis du poucif au ton fade, uniforme,
Avec un art exquis nuançant vos couleurs,
Vous avez élevé, poètes ciseleurs,
Un temple radieux au culte de la forme.

Vous avez provoqué le merveilleux essor
De la muse, en un temps, où, de torpeur frappée,
Elle semblait courber son beau front sous l'épée,
Dans le roman, Daudet, Flaubert, d'autres encor ;
Dans le Lyrisme, Augier, Sully, François Coppée
Et Leconte de Lisle avec vos plumes d'or.

Votre œuvre est, sans conteste, un progrès, je l'avoue,
Et mérite fort bien qu'en ce siècle on la loue.
Mais il ne semble pas qu'elle ait rien de commun
Avec ce parti pris du laid et du commun,
Ce besoin de nager dans l'ordure et la boue
D'où s'exhale, dit-on, une suave parfum.

Tandis que l'idéal aux poètes révèle
Dans les replis cachés du frêle cœur humain
De nobles passions une source éternelle,
Certains littérateurs, fiers de mettre la main
Sur des points que toujours a flétris le dédain,
Ont cru faire vibrer une corde nouvelle.

Ils se montrent ainsi... pareils aux malheureux,
Qui, le ventre affamé, le regard triste et morne,
Voient circuler les mets délicats, savoureux
D'un somptueux festin, et dont la dent écorne,
Au prochain carrefour, à l'angle d'une borne,
D'immondes détritrus qui n'étaient pas pour eux.

Tel qui n'ose en français braver le ridicule
Bravant l'honnête, afin de faire haïr le mal,
Choisit, pour être vrai, Gaulois, original,
Le mot devant lequel tout écrivain recule.
Ce scandale n'est pas si nouveau, par Hercule !
Il a ressuscité Pétrone et Martial.

Nos bons aïeux ornaient d'images un peu vives
Et de mots épicés leur fabliau charmant,
C'est vrai. C'était alors l'enfance du roman
Peignant les mœurs du temps en leurs grâces naïves.
Aujourd'hui, quel déclin! — nos peintures lascives
Sont pour les cœurs blasés un cynique aliment.

*
* *

L'art n'est point là ; de l'art c'est même le contraire.
Sans le faire toujours planer au bleu du ciel
Pourquoi vouloir qu'il tombe et rampe sur la terre ?
Sans cesser un instant d'être vrai, naturel,
Quel que soit son manteau plastique ou littéraire
Il doit fuir la copie exacte du réel.

Copier le réel ! Ah quelle extravagance !
De la réalité servile imitateur
Et contre la matière inhabile lutteur,
L'art, sur ce terrain là, serait vaincu d'avance.
S'il veut entrer vraiment en lutte, en concurrence,
Il doit ainsi que Dieu se montrer créateur.

Un artiste inspiré peut, à sa fantaisie,
Qu'il tienne le pinceau, la plume ou le burin,
Epuiser les trésors que, dans un riche écrin,
Garde pour ses élus la sainte poésie ;
Mais il ne peut donner le mouvement, la vie,
Ce secret éternel de l'artiste divin.

Le créateur humain, quoi qu'il fasse ou qu'il tente,
Sera toujours soumis à d'inflexibles lois.
Il ne saurait créer, fût-il Homère ou Dante,
Les éléments d'une œuvre. Il doit en faire un choix.
Quand il les a fondus sur sa palette ardente,
La nature étonnée obéit à sa voix.

Aussi dans son langage ou plastique ou sonore,
S'il veut de l'art divin se montrer le rival,
Sans devenir jamais excentrique ou banal,
Qu'il choisisse avec goût les formes que décore
La grâce ou la beauté ; qu'il les épure encore,
S'il veut se rapprocher de son rêve idéal.

— Vous avez dit le mot, l'idéal est un rêve,
Un beau rêve, allez-vous me répondre en riant.
Pourquoi ce vain plaisir de courir en avant
Après un infini qui jamais ne s'achève,
Pourquoi fixer toujours nos yeux vers l'Orient
Pour attendre un soleil qui jamais ne se lève ?

— Peut-on prévoir jamais ce que sera demain ?
Au physique, au moral rien ne semble impossible.
A la loi du progrès seriez-vous insensible
Quand vers un but sacré marche l'esprit humain ?
L'esprit voit et conçoit au delà du visible,
Et veut réaliser ce qu'il voit en chemin.

* * *

Quand sur la terre, un jour, l'homme planta sa tente,
Il était chétif, faible, ignorant, pauvre et nu.
Depuis ces temps lointains nous avons tous connu
Son rôle dans l'histoire et sa marche éclatante
Jusqu'aux sommets auxquels notre âge est parvenu.
Et vous vous étonnez que l'infini le tente !

Dans l'art, par un instinct sublime transporté,
Son génie a créé mainte et mainte figure,
Nobles types plus vrais que la réalité.
Car, en réunissant sous une forme pure
Les types les plus beaux épars dans la nature,
Il a réalisé l'idéale beauté !

L'imagination l'emportant sur son aile,
C'est ainsi qu'on le voit chez les Grecs nos aïeux
Sous les beaux noms d'Homère, Eschyle, Praxitelle,
Appelle, Phidias, animer radieux
Minerve et Jupiter, la phalange immortelle
Des sept sages divins, des héros et des dieux.

Puis Rome, cette sœur moins belle et plus virile,
— Plutôt fille que sœur — de la Grèce au tombeau,
Par Horace, Lucrèce, et Tacite et Virgile,
De l'art athénien nous transmet le flambeau,
A l'heure où l'idéal et du juste et du beau
Entrevu par Platon naît avec l'Évangile.

Passons rapidement les longs et sombres jours
Que l'histoire a nommés la nuit du moyen-âge.
Dans ce cahos où, seul, l'art gothique surnage
Et qu'éclaire un moment l'aube des troubadours,
Du vieux monde païen le sublime héritage
Ne va-t-il pas se perdre et sombrer pour toujours ?

Saluons l'art gothique, en nos vieilles annales,
Eclos sur notre sol, par le peuple enfanté.
— Dans un élan de foi vers le ciel transporté,
Le serf entrevoyait du fond des cathédrales,
Vieux poèmes de pierre aux formes colossales,
L'infini dans l'espace et dans l'éternité.

De cet élan mystique et grâce à sa puissance,
Dégagé des liens pesants du droit-canon,
Ressuscita soudain l'art grec du Parthénon,
Plus beau, plus idéal, plus pur en son essence.
Rayonnante de gloire et fière de son nom,
Une muse apparut au ciel : La *Renaissance*.

Les lettres et les arts vont se donnant la main,
Guidés par la science, — Enfin Rome se venge
Des affronts du Barbare ou Vandale ou Germain —
Epanouissement merveilleux sans mélange
Où le Dante, Vinci, Raphaël, Michel Ange
Résumant les grandeurs du vieux génie humain.

En ce jour, l'Italie au cœur se sent frappée.
Ses enfants, Gibelins ou Guelfes, ont écrit
Avec leur sang vermeil une sombre épopée.
Et comme elle sait bien que la force périt,
Après avoir régné dix siècles par l'épée
Elle veut essayer de régner par l'esprit.

Semblable à son volcan qui bout répand sa lave
Et ses cendres de feu sur les champs et les mers,
Malgré tous ses malheurs et malgré le conclave,
Elle étend ses rayons au loin dans l'univers.
Mais si son âme vit son corps est dans les fers.
Des peuples qu'elle éclaire elle reste l'esclave.

Idéal pur avec le divin Raphaël
— Car deux larges courants marquent la Renaissance —
L'art était réaliste et même sensuel
Dans l'œuvre des Vinci, Michel-Ange à Florence,
Dans Bocace, Arioste et dans Machiavel.
C'est ce dernier courant qui passa sur la France.

La Renaissance avec Rabelais, Jean Goujon,
Esprits au fier génie, en nous s'est incarnée.
Le monde admire encor la verve spontanée
Du sculpteur svelte et pur. — Sous son masque bouffon
Faisant jaillir l'éclair de sa haute raison,
L'autre, à l'homme à montré sa noble destinée.

Gai, naturel, naïf, galant, primesautier,
Jeune encore aujourd'hui, Marot a le mérite
D'être un poète vrai. Des Gaulois il hérite
Et devance son siècle avec François premier
— Roi qui porte une lyre à son royal cimier —
Diane, saint Gelais, Stuart et Marguerite.

Après ce grand essor si libre, si Français,
Où la prose apparaît simple, forte, mordante,
Déjà parfaite avec Montaigne et Rabelais,
Grands hommes de raison sceptique et militante,
L'art tombe à la pleïade emphatique et pédante :
Ronsard et Dubartas, sublimes ou mauvais.

Cette école, au parfum néo-mythologique,
Dégringole bientôt des hauteurs de son ciel.
Mais elle a détourné le courant poétique,
Fait oublier l'amour du vrai du naturel
En inspirant le goût compassé, solennel,
Et posé les jalons de l'ennuyeux classique.

Après ce rude échec, et ce tatonnement,
La langue se polit, s'épure avec Malherbe.
L'influence espagnole apparue un moment
Lui communique un souffle héroïque et superbe ;
Puis éclate du Cid le grand enfantement...
La muse se révèle, elle a trouvé son verbe.



Tout change. Le grand siècle allume son flambeau,
Corneille, à ton génie. Et sa vive lumière
Fait surgir Lafontaine et Racine et Boileau
Et le plus étonnant des poètes : Molière,
A l'heure où recherchant la vérité première,
Descartes découvrait le principe du beau.

Ah ! ce fut un spectacle unique et grandiose !
La pensée affranchie en ce noble milieu
Remonte, en s'affirmant, de l'effet à la cause ;
La révolution germe avec Richelieu ;
Aux lèvres de Pascal luit le charbon de feu
D'Isaïe, et les arts ont leur apothéose

Avec Poussin, Puget, Champaigne et Lesueur ;
Bossuet est sacré le dieu de la parole ;
L'écrivain, quel que soit et son genre et son rôle,
Sort des rangs et revêt une austère grandeur ;
Racine, dans un style ou brille une auréole
Du *beau* qui naît du *vrai* proclame la splendeur.

Tous savent observer et peindre l'âme humaine,
Mais leur style est, dit-on, trop beau, trop soutenu ;
La ligne est trop correcte et sent le convenu,
— Ecueil fort dangereux et surtout à la scène.
Il faut en excepter Molière et Lafontaine
Au talent naturel, souple, simple, ingénu.

— C'est peut-être un blasphème.— Il faut qu'on me pardonne.
Au théâtre où règne la classique beauté,
Le Héros, beau parleur, n'agit pas, il raisonne.
Richelieu, grand ami des lois de l'unité,
En imposant la règle étroite, qu'il crut bonne,
Déjà du roi-soleil rêvait la majesté.

* * *

Cette littérature élégante et féconde
Fait pour un public délicat, noble et fin,
N'a pas encore en bas d'écho qui lui réponde.
Le peuple n'entend pas ; il n'est point du festin.
Mais la philosophie en soufflant sur le monde
Avant peu des états changera le destin.

A l'hôtel Rambouillet s'était formé le moule
Où l'art se condensa comme un métal qui bout.
Le poète bientôt écrivit pour la foule.
Et quand, plus tard, Voltaire élève un temple au goût,
Sur son blanc piedestal le Dieu n'est plus debout
Et le temple après lui se lézarde et s'écroule.

Un changement se fait dans les mœurs dans les lois
Quand de quatre-vingt-douze éclate le tonnerre ;
L'instruction descend des hauteurs sur la terre,
Et, contraste choquant, la muse dans les bois
Joue et chante l'Idylle en robe de bergère,
Rouget de l'Isle seul fait entendre sa voix.

Les lettres cependant ne sont pas condamnées.
Delille, Lancelotti, Joseph Chenier, Lebrun
Du grand siècle ont gardé les formes surannées,
Pastiches que décore un fade lieu-commun,
Mais, quoique par la mode elles soient couronnées,
Vides, le froid les glace, elles sont sans parfum.

L'ennui nous gagne au chant des modernes Pindares.
Tandis qu'à leurs accords nous rêvons endormis,
Un cri de guerre éclate en bruyantes fanfares.
« Après l'invasion des Germains ennemis,
— S'écriaient effrayés les classiques soumis, —
Est-ce une invasion nouvelle de barbares ! »



Ces barbares groupés sous divers étendards,
C'est Hugo, c'est Musset, Dumas et Lamartine.
Pour armes, ces croisés d'une autre Palestine
Qui tentent vaillamment l'assaut des vieux remparts,
N'ont dans leur frêle main qu'une lyre divine
Et viennent conquérir la liberté des arts.

Entre les camps rivaux, classique et romantique,
— Ce jeune souvenir fait battre encor nos cœurs —
La lutte fut longtemps colossale, homérique.
Hernani fut criblé de sarcasmes moqueurs,
Mais dès le premier feu, dans l'arène lyrique,
Nos jeunes champions demeurèrent vainqueurs.

L'imagination, par le cœur échauffée,
Chez les hommes enfants, les peuples au berceau,
Transfigure l'image avec ses doigts de fée
Et produit le lyrisme au vol d'ange ou d'oiseau.
Quand ce siècle enfantait tout un monde nouveau
A la France nouvelle il fallait un Orphée.



Hugo, c'est toi qui fus ce lyrique enchanté
Dont la gloire et l'exil consacrent le génie.
Epris de passion pour notre humanité,
Tu fis toujours servir la muse rajeunie
A chanter du foyer l'amour et l'harmonie
L'avenir, le progrès, la paix, la liberté.

Solennelle fut l'heure et sublime la tâche.
Tu luttas soixante ans sans trêve, sans relâche.
Chantre des châtiments, vieil athlète, salut !...
— Ton école, dit-on, si fougueuse au début,
Abusant du galon, du Phébus, du panache
Et de la fantaisie, a dépassé le but.

Toute réaction de la sorte prélude ;
Sans mesurer leurs coups frappent les combattants ;
Mais attendez la fin, laissez faire le temps.
Vous serez étonné de la décrépitude
Qui saisit l'œuvre où manque et le goût et l'étude.
Ce qui fut vraiment beau sera beau dans mille ans.

A tous tes détracteurs on te verra survivre,
Oui, comme ont survécu Corneille et Poquelin.
On relira toujours Ruy-Blas, et Jocelyn,
Et le chantre des nuits dont l'accent nous enivre ;
Car, malgré la réclame aux cent bouches de cuivre,
Ce sont les *assommoirs* qui marquent le déclin.

N'oublions donc jamais, qu'en ses belles féeries,
Le romantisme fut une réaction ;
Que ses chefs, opérant une évolution,
L'ont su débarrasser de ses vieilles scories ;
Enfin, qu'en lui, malgré les vaines théories,
Le beau du réalisme était en embryon.

Le romantisme est mort. La liberté conquise,
Il n'est plus de vainqueur, il n'est plus de vaincu.
Le réalisme expire avant d'avoir vécu.
Que l'artiste qui reste, avec sa grâce exquise
Sache créer son œuvre en peintre convaincu.
Que le *beau*, fils du *vrai*, soit sa terre promise.



